



Elle se tenait là plongée dans la neige. — Page 270.

C'était une organisation délicate et frêle, charmante, si on pouvait la diriger, mais très-sujette à être trompée et très-exposée à ce qu'on lui fit tort. Ce n'était pas une fille de talent; ses distractions intellectuelles étaient de l'ordre le plus simple : un vieux roman la rendait heureuse pendant quelques jours et elle pleurait sur les vers les plus fades qui aient été écrits par quelques poètes médiocres dans les greniers à l'est de Temple-Bar. Chez elle, le cœur prenait la place de l'esprit.

Si l'on s'en fût rapporté à son affection, on aurait pu faire d'elle tout ce qu'on aurait voulu. Si Darrell lui avait demandé d'apprendre le grec pour l'amour de lui, elle aurait travaillé courageusement aux obscurités lugubres de la grammaire, et elle se serait assise avec douceur à côté de lui pour traduire la page la plus difficile d'Homère. Pour ceux qui l'aimaient, toute sa nature s'épanouissait semblable à une fleur qui s'ouvre au soleil du matin. Privez-la de cette douce influence, et la même nature se rétrécissait en quelque chose de plus petit et de plus bas qu'elle-même, quelque chose qu'on aurait pu réduire dans la forme qu'on aurait désirée avec un peu de rudesse.

Darrell, était donc parti, et la chère vieille Sally Masterton ayant quitté le Manoir, pour devenir la maîtresse de l'*Ours-Noir*, la pauvre Millicent fut abandonnée aux mauvaises humeurs de son père et de son frère; dont ni l'un ni l'autre ne se souciait plus d'elle que de son petit épagneul moitié blanc et moitié de couleur de feu, qui la suivait partout dans la maison.

Cette organisation si délicate fut donc froissée, et les journées de Millicent furent employées à lire des romans et à se pencher sur un gilet qu'elle brodait pour en faire cadeau à Darrell, et dont les couleurs étaient flétries et fanées par les larmes qu'elle avait laissées tomber sur la soie tout en travaillant.

Elle garda la lettre de Darrell sur son sein.

Elle n'était pas plus savante alors sur les manières du monde qu'elle ne l'était quand Darrell l'avait regardée endormie dans son berceau, et elle ne doutait pas que son cousin ferait fortune et qu'il reviendrait dans quelques années la réclamer pour sa femme; elle ne doutait pas plus de cela que de sa propre existence, mais, malgré cet espoir, les jours étaient longs et tristes : son père négligent, son frère peu aimable et hautain, et son intérieur était tout à fait misérable.

Cependant son plus grand malheur était à venir.

Il vint dans la personne d'un certain capitaine Georges Duke qui séjourna quelques jours à Compton en allant de Marley à la capitale, et qui trouva moyen de faire la connaissance du vieux seigneur et de M. Ringwood dans le parloir de l'*Ours-Noir*. Ils devinrent en quelques jours des amis intimes, et le loyal marin lui promit de rester encore à Compton à son prochain retour à son vaisseau le *Vautour*.

Les simples villageois croyaient de bonne foi que le capitaine Duke était ce qu'il se faisait passer pour être, c'est-à-dire un officier de la marine royale; mais il y avait des personnes à Marley qui disaient que le vaisseau dont le nom était inscrit dans le livre de l'amirauté sous le nom du *Vautour* était une espèce de navire tout à fait différent du joli petit vaisseau qui restait dans un coin solitaire du havre obscur de Marley.

Il y avait des personnes méchantes qui prononçaient tout bas le mot de *corsaire! pirate!* mais les plus hardies même faisaient bien attention de dire ces choses quand le capitaine ne pouvait pas les entendre, car l'épée de Georges Duke était aussi souvent hors du fourreau que dedans.

Quoi qu'il en soit, le beau, le gai, le joyeux et le généreux Georges Duke devint le grand favori de M. Markham et de son fils.

Le manoir de Compton retentissait tous les

soirs de son rire si franc; les bouchons sautaient; les verres s'entre-choquaient quand les trois hommes veillaient jusqu'à minuit, en buvant du vin de Bourgogne et du vin de Bordeaux.

Ce fut dans une de ces orgies, où ils étaient tous entre deux vins, que M. Markham promit de donner sa fille Millicent en mariage au capitaine Georges Duke.

— Vous êtes amoureux d'elle, Georges, et vous l'aimez! lui dit le vieillard. Je peux lui donner deux mille livres sterling à ma mort, et si Ringwood meurt, elle sera la seule héritière de la propriété de Compton. Vous la posséderez, mon cher ami. Je sais bien qu'il y a quelque petit attachement entre Milly et mon neveu, mais cela ne vous sera pas un obstacle, car je n'aime pas ce garçon; et si je peux m'exprimer ainsi, la sentimentale demoiselle vous épousera dans huit jours.

Le capitaine Duke s'élança de sa chaise, et en serrant la main du vieillard il s'écria avec l'enthousiasme d'un amant :

— C'est la plus jolie fille de toute l'Angleterre, et j'aimerais beaucoup plus l'avoir pour femme qu'aucune duchesse de Saint-James.

— Quant à cela, elle est assez jolie, dit Ringwood d'un air de mépris, et elle serait beaucoup plus jolie, si elle ne pleurait pas toujours.

Le fermier Morrisson aurait pu dire comment Ringwood lui-même avait pleuré, lorsqu'il avait quitté sa cuisine, couvert de sable, le jour où Darrell Markham l'avait si durement corrigé, et quand le fermier lui avait dit en termes trop clairs que, s'il se montrait jamais sur ses terres, il recevrait le châtiement dont il se souviendrait à jamais.

Les deux enfants avaient hérité de quelque chose de la timide faiblesse de leur pauvre mère délicate et si peu aimée, qui était morte dix-sept ans auparavant dans les bras de Sally Masterton; mais, timide et sensible comme était Millicent, je crois qu'elle avait une nature très